

C'était devenu une tradition, un rendez-vous incontournable, une véritable institution !

Au début de chaque année, Tadeus Koralewski organisait une exposition collective des artistes de sa galerie, au 92 rue Quincampoix à Paris

Et chaque année, Gérard Barrière créait un texte pour présenter l'événement :

Prélude ... préludes ...

Voici quelques-uns de ces textes

décembre 1990 - janvier 1991

La scène se passe quelque part dans « le monde de l'art », après un « grand vernissage ». L'ambiance est agitée, bien accordée à l'actuelle et inquiétante ivresse de l'Histoire.

Quelqu'un, péremptoire :

« L'art, c'est couvrir la Cicciolina et, de cette couverture, faire celles des revues. »

Un autre :

« Non, l'art, ce n'est pas du lard, ni moins encore du cochon, l'art c'est dollar. Art is business ! »

Un autre plus véhément :

« Non, Monsieur, l'art, c'est la Pub ! »

Un autre, criant plus encore :

« Non pas du tout, c'est bien plus que la pub. L'art c'est tout, absolument tout. Tout est art. »

Un dernier, qui bat des mains tout en s'égosillant :

« Oui, bravo ! Je vous approuve complètement, rien n'est art. L'art n'est rien. »

Et tandis qu'ils se disputent ou s'accordent trop bien, monte sur le monde une fumée d'une noirceur telle qu'ils n'y verront bientôt plus rien.

Monte aussi une voix, plus terrible à mesure que monte le jour :

« La lumière baisse parce que vous avez oublié que l'art était lumière. La beauté s'enfuit parce que vous n'avez salué que la souillure. L'art ne peut plus rien pour vous parce que vous l'avez débranché de la splendeur.

Dostoïevski disait que le monde serait sauvé parla beauté, et elle seule... Mais vous n'avez pas eu plus souci du monde que de la beauté. Vous n'acceptiez pour l'art que le seul emploi d'être le miroir de votre insignifiance, quand il eût fallu lui demander d'être l'appel à vous signer, vous signifier en signant l'univers et chacune des voies nouvelles qui le pourraient relier à notre conscience.

Voici venir pourtant des temps qu'il aurait été urgent d'enchanter. Où sont nos chants, où nos enchantements ? »

Heureusement, tout ceci n'était que cauchemar, juste avant un réveil, en une toute petite galerie... pas si petite puisqu'elle pouvait contenir tout l'honneur et l'amour de l'art.

Toute cette fin pourrait donc n'être que .. préludes !

Gérard Barrière

Le 27 novembre 1990

Janvier - février 1992

« Crise de langueur », il a dit, notre dieu-grenouille.

Ainsi, les sanglots longs de l'automne d'un monde devraient ils nécessairement bercer nos cœurs des langueurs monotones de la création et de la pensée.

NON !

Il faudrait zapper, changer de langueur d'ondes.

J'accorde que l'on ne peut réfléchir cinq minutes à l'actuelle situation de la planète sans frémir d'amples et froids frissons.

Je conviens qu'il est épouvantable de rentrer dans un temps où, entre tant d'espèces envoies de disparition, l'autre (*alter vulgaris*) devient la plus menacée.

Mais il n'a jamais servi à rien de déplorer la bêtise, ni la criminelle intelligence.

Mieux vaut demeurer fou et continuer de croire que « la beauté sauvera le monde », comme le réaffirmait encore l'an dernier, ici même, mon vénéré Dostoïevski.

Mieux vaut que nous sachions que la première urgence est de sauver le mystère.

Et l'invisible, et la clarté.

Et l'évidence, aujourd'hui à tout instant bafouée.

Et surtout, surtout l'imagination, cette ivre liberté de danser à l'infini avec la vérité.

Avant que de l'aimer...

Des artistes, de ceux qui méritent ce nom parmi la cohorte de ceux qui l'usurpent, témoignent toujours que la timidité n'est pas de mise quand il faut, avec le monde, passer de la rencontre aux préludes et de ceux-ci à l'amour.

Gérard Barrière
Le 9 Janvier 1992

P.S. Comme j'ai le sentiment de n'avoir guère été amusant cette année, je vous livre cette petite histoire drôle en forme de scoop :

Fortement bouleversé par sa visite de la dernière exposition Jeff Koons chez Sonnabend, Buren a décidé de se lancer lui aussi dans l'art porno. Sa prochaine expo ne présentera que des horizontales...

décembre 1994 - janvier 1995

Il semble que tout ait été dit, et surtout tant de bêtises, sur l'art contemporain, son marché, ses œuvres et ses pompes, ses postures et impostures, sa crise et ses épilepsies. *Ad nauseam* ! Au point que le mieux serait de décréter un moratoire suspendant, disons jusqu'à la fin du siècle, tous discours et propos sur le sujet. Juste histoire de laisser travailler les artistes à l'air libre, un moment.

Mais, avant de signer avec qui voudra s'y joindre cette salubre convention, une dernière chose me fait signe d'être dite, ou plus exactement un oubli réclame d'être réparé.

Il y a, en effet, un élément qui reste un peu hors du champ de vision lorsque l'on considère ce phénomène, somme toute assez étrange, qu'est une galerie d'art contemporain, c'est son public. Comme l'arbre cache la forêt, les œuvres d'art cachent tous ceux et celles qui leur donnent leurs regards. Et pourtant...

Pourtant le public d'une galerie, (on parle ici de ses habitués, de ses fidèles, non des quelques inévitables snobs qui croient encore indispensable à leur standing de se montrer en de si mauvais lieux) constitue autant sa chair, sa substance, sa couleur, que les artistes qui y sont présentés et le galeriste qui les a découverts ou choisis.

Une galerie est en quelque sorte un ménage à trois où l'amateur tient le rôle de l'amant, ou de l'ami.

A ce propos la sagesse populaire proclame avec quelque raison que c'est dans l'adversité que l'on reconnaît ses vrais amis. La chose s'est parfaitement vérifiée, à propos des amateurs-amis de l'art contemporain, lors de l'actuelle crise. Malgré l'amplitude de la houle, l'immensité des creux et des désillusions, en dépit de tant de turpitudes, de forfanteries et d'escroqueries en tous genres, il y a encore des gens qui poussent la porte d'une galerie pour lancer leur regard sur de nouvelles pistes. En dépit de ces temps de cocon et d'onanisme minitelisé, il y a encore, et nombreux, des vrais amateurs-amoureux toujours prêts à de nouvelles rencontres, de nouvelles aventures. Admirable et ô combien précieux!

Car, comme nous l'ont dit Balzac et beaucoup d'autres, un chef-d'œuvre inconnu n'est rien avant qu'il ne soit une œuvre découverte. Et la qualité du regard contribue à celle de l'œuvre.

On connaît le fameux mot de Jouvett après l'un de ses grands succès: « *Oh, ce soir le public avait du talent* ».

Oui, c'est aussi cela, une galerie : un public de talent.

Gérard Barrière
2 décembre 1994

Janvier - février 1996

En l'un de ses rares entretiens télévisés, diffusé l'an dernier sur Arte, l'on demandait à Francis Bacon s'il était optimiste

"Are you optimistic ?

"Oh, yes, I am very optimistic."

"About what?"

"I am very optimistic about nothing."

En cette fin d'un siècle qui n'en finit pas de finir, et après cette fin d'année 1995 où la principale tendance des éditorialistes de tous domaines pourrait se résumer à un : *recherchons des raisons d'espérer, désespérément*, ces mots de Bacon, bien plus qu'une boutade, paraissent être la seule réponse, et même riposte possible de l'artiste confronté à une situation de crise.

En un même mouvement affirmer sa lucidité et la nier par l'acte de résistance et de folie que constitue la création.

L'artiste n'a pas, en tant que tel, et contrairement à ce qu'affirment les conceptuels, vocation à analyser le présent ni à pronostiquer l'avenir. Il a à répondre présent pour accomplir sa mission de créer un autre avenir que celui qui est attendu.

En une de ses phrases les plus souvent citées (généralement par les hommes politiques car, dans toute son œuvre, elle est l'une des seules qu'ils comprennent), René Char dit quelque chose de cet ordre : « *A chaque demande de preuves, le poète répond par une salve d'avenir* ». Le seul mode sous lequel l'artiste ait le droit, et même le devoir, d'envisager le futur n'est pas celui de la prévision mais celui de l'imagination.

Tout bien considéré, je ne vois que deux attitudes artistiques possibles face à la réalité du monde, quelle qu'elle soit : la dénuder ou la nier pour lui en substituer une autre.

Mettre à nu la vérité du monde, même lorsqu'elle est terrible, est un acte de résistance, donc de beauté. Voici pour l'attitude de présence, de témoignage et d'engagement, celle qu'incarneraient au mieux un Goya ou, justement, un Bacon. Bousculer allègrement le principe de réalité, le violer à la hussarde pour lui faire des enfants de rêve et de folie ; refuser l'évidence du monde avec un entêtement à la fois puénil et magicien, la remplacer par les figures de sa fantaisie, cela aussi est un acte héroïque, artistique.

On peut dire à cet égard de l'art en général ce que Godard disait du cinéma en particulier, à savoir qu'il « *substitue à notre regard un monde qui s'accorde à notre désir* ».

Ce monde actuel ne nous plaît pas, ne nous plaît pas du tout. Ce n'est pas grave.

Voici la bonne nouvelle : des artistes sont là, et ils nous en font d'autres.

Gérard Barrière
Le 4 janvier 1996

Mars - avril 2003

*« Crache à la gueule de la mort.
Le soleil est encore haut dans le ciel
et il est entouré d'étoiles »*

B. Traven

Préludes ... Le mot a des résonances agréables, érotiques ou musicales. Nous sommes pourtant ces temps-ci, et depuis déjà trop longtemps, en de crispants préludes d'allures beaucoup moins sensuelles, hélas.

Là-bas, loin, mais pas si loin, puisque plus rien n'est aujourd'hui vraiment loin sur notre si petite et fragile planète, là-bas, vers l'Est, dans l'Orient désert, juste au-dessus de ce qui fut l'un de nos plus anciens et magnifiques berceaux, pile à l'aplomb d'Assur, de Ninive, de Mari, de Babylone s'accumulent, venus de l'Ouest sans Histoire, d'énormes, très noirs et terribles nuages. Là-bas, au-dessus de ce qui fut aussi la capitale des Mille et une nuits, se prépare une autre longue nuit où gronderont de sournois orages. Depuis déjà pas mal de temps, on n'entend plus ici que ce tonnerre et l'on ne se demande plus que la date où fulgurera le premier éclair. Peut-être même aura-t-il déchiré la chaleur du ciel avant que vous ne lisiez ces lignes. Puis il sera suivi d'une infinité d'autres, tous plus meurtriers à chaque fois, jusqu'à ce que le désert soit rendu au désert et le feu au feu. Si seulement on pouvait espérer que toutes ces foudres soient accompagnées ou suivies de pluies qui fassent reverdir les oasis et rassasier les survivants ... Mais c'est bien loin d'être sûr ou même probable

Alors, ces oasis, ces plaines fertiles, c'est à nous, ici, à nous artistes, poètes, galeristes, et amateurs d'art, qu'il incombe de les faire surgir, au cœur même de notre aride post-modernité. Il y a douze ans la première « Tempête du désert » avait fait fermer près de la moitié des galeries parisiennes et précipité la vie de l'art contemporain dans un marasme dont elle ne s'est toujours pas complètement remise. Il importe, il est vital que ça ne se reproduise pas. Il importe que nous résistions, que nous montrions que, face aux armes de destruction massive des tyrans et débiles des deux bords, nous possédons, nous, des armes de création massives. « A chaque demande de preuves, le poète répond avec une salve d'avenir », écrivait René Char. Et bien il importe que nous, à chaque salve de missile *Scud* ou *Tomahawk*, nous répondions par une demande de beauté, de vérité, de mystère et de sens. Il ne faudra plus que cette fois-ci encore l'art soit un dommage collatéral de la guerre, mais bien au contraire, le plus humain et donc le plus puissant des boucliers.

Gérard Barrière
Le 27 février 2003

Post-scriptum qui n'a rien à voir : Le premier avril prochain, et ce n'est pas hélas une farce, les milliers d'objets de la fantastique collection Breton vont commencer d'être dispersés lors d'une vente à Drouot qui durera près de quinze jours. Cela aussi, il faut absolument l'empêcher. Donc écrivez tous au Président de la République pour qu'il conserve intact ce magnifique cabinet de curiosités et de merveilles (que j'ai eu la chance de voir) ces tableaux et ces manuscrits, qu'il classe tout cela comme trésor national inaliénable, et que le fameux appartement de la rue Fontaine devienne à jamais un musée, comme l'est, par exemple, la maison de Victor Hugo, pourtant bien moins riche en splendeurs.